

Université Larbi Ben M'Hidi, Oum El Bouaghi.

Faculté de Lettres et des Langues Etrangères.

Département de Français.

1^{ère} année Master Litt.

Matière : Littérature Maghrébine francophone.

Mme HADJAR Sabrina

Depuis près d'un demi-siècle, la littérature maghrébine de langue française a fondé son développement et son originalité sur un grand nombre de thèmes, originaux et fortement cohérents. Parmi ces thèmes nous retrouvons :

- La représentation de la guerre d'Algérie et la revendication de l'identité collective.

Le nationalisme algérien dans la lutte anticoloniale et la revendication de l'identité collective.

La situation décrite par les premières œuvres littéraires algériennes francophones est celle d'une société dominée, dans laquelle se mêlent la revendication d'une identité collective, les aspirations nationalistes, et un certain sentiment d'impuissance, lié à la violence de la répression de la part du pouvoir colonial. *L'incendie* de Dib 1954, et *Nedjma* de Kateb Yacine publié en 1956 illustrent bien cette période.

En effet, c'est après le déclenchement de la révolution nationale (1 novembre 54) que l'accent va être mis de plus en plus sur la revendication nationaliste, c'est l'époque des grands romans de guerre comme *Les enfants du nouveau monde* d'Assia Djebar 1962, *Qui se souvient de la mer* de Dib 1962 ou *L'Opium et le bâton* de Mouloud Mammeri 1965.

« *La Grande Maison* raconte avec beaucoup de simplicité et une apparente neutralité la vie difficile des habitants d'un vieil immeuble collectif du centre de Tlemcen, symboliquement appelée Dar-Sbitar. Autour du héros encore enfant, Omar, de ses deux sœurs, de sa mère et de sa grand-mère, tous entassés dans la même pièce, gravite la nombreuse population de l'immense maison, faite surtout de femmes et d'enfants, car les hommes sont au dehors. Les visites, les commérages, les disputes rassemblent les femmes. La pauvreté est le lot commun, particulièrement dure pour

Aïni qui est veuve, et dont le travail précaire et harassant ne suffit pas à faire vivre les siens. Toutes les familles vivent dans l'unique souci, non pas de satisfaire, mais de « tromper la faim ». Omar fait l'apprentissage de l'injustice et de la violence, fille de la misère. [...] mais sa plus importante découverte est celle de la possibilité encore vague d'un « changement » : pourquoi la pauvreté existe-t-elle ? Pourquoi subir l'injustice, quand il est « si simple » de se révolter ? Un personnage déjà légendaire joue un rôle capital dans ce début de prise de conscience : c'est Hamid Saraj, le militant révolutionnaire, auréolé de son prestige d'intellectuel liseur de livres et de héros clandestin recherché par la police. »

Jacques Noiray, *Littératures francophones*,
I. Le Maghreb, Belin Sup,
Paris, 1996, pp.73-74.

Texte :

Il serait si simple de se révolter

Dar-Sbitar vivait à l'aveuglette, d'une vie fouettée par la rage ou la peur. Chaque parole n'y était qu'insulte, appel ou aveu ; les bouleversements y étaient supportés dans l'humiliation, les pierres vivaient plus que les cœurs.

Aïni déclarait souvent :

- Nous sommes des pauvres.

Les autres locataires l'affirmaient aussi.

Mais pourquoi sommes-nous pauvres ? Jamais sa mère, ni les autres, ne donnaient de réponse. Pourtant c'est ce qu'il fallait savoir. Parfois les uns et les autres décidaient : C'est notre destin. Ou bien : Dieu sait. Mais est-ce une explication, cela ? Omar ne comprenait pas qu'on s'en tînt à de telles raisons. Non, une explication comme celle-là n'éclairait rien. Les grandes personnes connaissaient-elles la vraie réponse ? Voutaient-elles la tenir cachée ? N'était-elle pas bonne à dire ? Les hommes et les femmes avaient beaucoup de choses à cacher ; Omar, qui considérait cette attitude comme de la puérité, connaissait tous leurs secrets.

Ils avaient peur. Alors ils tenaient leur langue. Mais de quoi avaient-ils Peur ?

Il en connaissait, des gens comme sa famille, leurs voisins et tous ceux qui remplissaient Dar-Sbitar, des maisons comme celle-là et des quartiers comme le sien : tous ces pauvres rassemblés ! Combien ils étaient nombreux ! - Nous sommes nombreux ; personne qui sache compter suffisamment pour dire notre nombre. Une

émotion curieuse le pénétra à cette pensée. Il y a aussi les riches ; ceux-là peuvent manger. Entre eux et nous passe une frontière, haute et large comme un rempart. Ses idées se bouscuaient, confuses, nouvelles, avant de se perdre en grand désordre. Et personne ne se révolte. Pourquoi ? C'est incompréhensible. Quoi de plus simple pourtant !, Les grandes personnes ne comprennent-elles donc rien ? Pourtant c'est simple ! Simple ! C'est simple.

L'enfant continuait : c'est simple. Cette petite phrase se répercutait dans son cerveau endolori et semblait ne point devoir s'évanouir. - Pourquoi ne se révoltent-ils pas ? Ont-ils peur ? De quoi ont-ils peur ? - Elle se précipitait dans sa tête à une allure vertigineuse. Pourtant c'est simple, c'est simple ! Une dérive sans fin... Et voilà que le souvenir de Hamid parlant à une très grande foule se dresse dans son esprit. Hamid disait : Pourtant, c'est simple

Mohammed Dib, *La Grande maison*, Paris, Editions du Seuil, 1952, pp.116-118.